

ALLEGRO MA NON TROPPO

« Envers endroit comme des étincelles. »

Anne HÉBERT

Poèmes pour la main gauche.

LÉO S'EST LEVÉ TÔT CE MATIN, comme d'habitude, même si ce ne sera pas un jour ordinaire : 13 août 1942, il a six ans aujourd'hui et il fait beau. Sitôt levé, il regarde par la fenêtre et voit que la mer scintille sous le soleil – le grand soleil du matin, encore tout étendu dans son lit, dit sa mère Anastasie, qui a déjà mis la table dans la cuisine et versé un grand verre de lait pour chacun des enfants. Léo s'habille en vitesse et en silence, car son frère Gérard dort encore dans le grand lit qu'ils partagent, il ne serait pas content qu'on le réveille avant son heure ; il garde ses souliers dans ses mains pour descendre l'escalier sans faire de bruit. Il a faim et l'odeur du pain et de la confiture aux fraises des champs arrive à ses narines avant même qu'il ne soit assis à table. Anastasie l'accueille avec une joie

inhabituelle, l'embrasse pour lui souhaiter une bonne fête et pour Léo, se blottir ainsi contre sa mère, sa petite tête enfouie entre ses énormes seins, est le plus beau des cadeaux dont il pourrait rêver. Il se dit qu'il n'aura pas un seul cadeau à déballer, même si sa grande sœur Éva lui en a laissé un avant de retourner à Montréal à la fin de ses vacances : un bel habit bleu marine qui est sans doute encore un peu grand – mais c'est pour sa première communion qu'il ne fera qu'au printemps prochain, avant ses sept ans. Éva s'est souvenue qu'avant de mourir (ce furent presque ses derniers mots), leur père a dit à leur mère de ne pas oublier la première communion de Léo, « le seul qui ne l'a pas encore faite ». La mère et sa fille ont parlé de tout ça dans la chambre, porte close, mais Léo était de l'autre côté et il a tout entendu. Il se gardera bien, même aujourd'hui, de laisser voir à sa mère qu'il connaît ce secret et, pour être sûr de ne pas se trahir, il fait semblant d'être triste de ne pas avoir de cadeau. En fait, il sait qu'il en aura un autre, que lui a promis Gérard et qui le met en joie : c'est aujourd'hui qu'il apprendra à nager. Aussitôt sa dernière bouchée avalée, il n'y tient plus, monte l'escalier en vitesse et va secouer son frère en criant : « Debout, grand paresseux, je veux mon cadeau ! » Et pour accélérer les choses, il enfle tout de suite le maillot de bain gris à bretelles qui a déjà servi à tous les garçons de la famille aussi bien qu'aux filles, lorsqu'ils avaient six ans ; il a été plusieurs fois repris et il pique dans le dos, mais Léo

ne se plaindra pas : il faut un peu souffrir pour apprendre à devenir un homme, lui a dit Gérard, qui sait de quoi il parle.

Il n'est pas encore neuf heures lorsque les deux frères arrivent à la rivière aux Ormes, une rivière qui coule comme un ruisseau en plein été, sauf sous le pont où il y a une fosse dont même une grande personne ne toucherait pas le fond. C'est là que tous les enfants de six ans doivent apprendre à nager. La méthode est simple : le grand frère ou la grande sœur te jette à l'eau, tu fais la grenouille pour avancer, sachant qu'en cas de difficulté on te sortira de là. Léo n'a pas besoin qu'on le pousse parce qu'en arrivant il est tout de suite fasciné par les patineuses, ces araignées d'eau qui se déplacent à la surface de l'eau à une vitesse vertigineuse. Léo les poursuit, espérant les attraper ou les rattraper et c'est là qu'il perd pied, avale une grande gorgée d'eau, monte et redescend, se débat des jambes et des bras jusqu'à ce que Gérard le saisisse par une main et le ramène au bord, déjà épuisé alors que Gérard éclate d'un grand rire à la fois rassurant et vexant. Ce sont les patineuses qui sauvent la situation, car elles semblent revenir vers Léo, comme pour le rappeler. Ce serait tellement plus facile, se dit-il, s'il avait comme elles six longues pattes pour glisser à la surface, mais il n'en a que deux et elles sont trop lourdes et trop longues. Il faut s'en contenter et recommencer, en suivant cette fois les conseils du grand frère : reste sur le ventre et n'arrête jamais de

bouger les jambes et les bras. La seconde tentative est un peu plus réussie, mais il n'arrive pas à garder la bonne position et se retrouve toujours sur le dos, à regarder le monde à l'envers, vers le ciel. Gérard décide alors de lui montrer comment entrer dans le profond progressivement, en marchant à quatre pattes, puis en nageant avec les bras tout en gardant le contact le plus longtemps possible avec les pieds. Quatre pattes, se dit Léo, c'est deux de moins que les patineuses, je devrais y arriver. Il s'élançe, pense à imiter les mouvements des grenouilles et réussit à se maintenir à la surface ; il avale encore un peu d'eau, mais il sait qu'il a gagné.

Il regagne le bord, s'étend sur le dos pour regarder le ciel. Puis il entend sa mère qui crie :

— Gérard, Léo, rentrez vite, il va y avoir du *squall*.

Ils savent que ce que leur mère appelle un *squall* est un orage violent qui peut entraîner une tornade. Ils n'y ont pas vraiment prêté attention, mais un gros nuage noir a obscurci le ciel et un vent frais les fait un peu frissonner. Ils ramassent leurs vêtements et, sans prendre le temps de se rhabiller, courent pieds nus vers la maison où ils arrivent juste avant le premier coup de tonnerre. Léo se rhabille et s'installe près d'une fenêtre pour voir les arbres se balancer sous les fortes rafales et les éclairs qui zèbrent l'air, de plus en plus rapprochés, de plus en plus effrayants. Et la foudre tombe sur la maison : Léo a très bien vu la boule de feu glisser le long du fil du paratonnerre, avant de s'enfoncer dans le sol.